



LE SERGENT FRANCK.

(Suite : voir p. 213.)

JE venais d'être attaché au collège de . . . comme régent d'une classe de grammaire. Le jour même de la rentrée des élèves, comme je me promenais avec l'un deux dans la grande cour, un vieillard, brisé par l'âge, mais encore droit sous ses cheveux blancs, vint à passer près de nous ; il portait sous le bras deux fleurets liés ensemble par les lanières d'un gant d'escrime. Il me salua ; je le saluai, et il passa. Je demandai à l'élève comment s'appelait le professeur d'escrime du collège.

“ Monsieur Franck, ” me répondit-il.

Franck ! . . je me retournai pour le mieux voir, cherchant à m'orienter au milieu des souvenirs vagues, qui me revenaient à travers vingt ans de distance.

Je vis le maître d'armes aborder un de mes collègues, échanger une phrase avec lui, puis vivement se retourner sur moi . . . Il accourait.

“ Mon Père, me dit-il, j'ai servi il y a vingt ans au 10^e de ligne sous le capitaine. . . .

—C'était mon père ! . . Ah ! sergent Franck ! . . .”

Il me prit les deux mains, il les tint longtemps, il me les serrait chaudement, me reconnaissait toujours davantage ; à lui aussi les souvenirs revenaient, entremêlés et sans ordre . . .

“ Et petit Pierre ? . .

—Ah ! petit Pierre ! . . il a fait son chemin . . . il est lieutenant depuis six mois ; . . mais . . . il a fait une bêtise ! . . je le lui avais pourtant bien dit : “ Les femmes ! . . ça ne vaut rien : ” il s'est marié ! Ah ! vous avez eu bien raison, vous, mon Père ! . .